

LE RÈGNE DE DIEU.

Que ton règne vienne!

(MATT. VI. 10).

Quand Pilate, du haut de son tribunal, adressa au Sauveur dans les fers cette question dérisoire : « Es-tu roi ? » Jésus lui répondit : « Tu le dis : je suis roi ; je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est pour la vérité écoute ma voix. » Ces dernières paroles nous expliquent celles qui précèdent, et nous font connaître la nature de la royauté de Jésus-Christ : c'est le règne de la vérité. Cette royauté ne s'annonce point par l'éclat extérieur : elle n'a point de trône visible ; elle n'est point défendue par des soldats de chair et de sang ; mais elle n'en est pas moins réelle, puissante, étendue ; et des conquêtes

nouvelles en reculent les limites de jour en jour. Elle a pour théâtre, le monde moral; pour trône, le cœur de l'homme; pour défenseurs, les prédicateurs de l'évangile. Oui, Jésus-Christ est roi : j'en atteste ce pauvre pécheur régénéré qui a trouvé dans la foi la force de vaincre ses passions. Son cœur était agité par une lutte continuelle et violente; la conscience et la passion s'en disputaient l'empire; sans cesse ballotté des deux côtés, désirant le bien et faisant le mal, fatigué par une lutte inégale, il s'écriait dans son angoisse avec saint Paul : « qui me délivrera de ce corps de mort ? » — mais Jésus a passé par là : il a étendu sur ce cœur angoissé le sceptre d'or de l'évangile, il l'a réclamé comme son domaine; et dès-lors la tourmente intérieure s'est apaisée, l'ordre a succédé à la confusion, le pécheur a reçu la force de vaincre le mal, le désir d'obéir à Dieu a pris la première place entre tous ses désirs, et la paix, une paix profonde, ineffable, règne désormais dans son cœur. Oui, Jésus-Christ est roi : j'en atteste cette église universelle qu'il a recueillie d'entre tous les peuples du monde. C'était une multitude confuse et sans unité, des hommes qui différaient de nation, de caractère, de langage, de couleur; rien ne tendait à les rapprocher, tout les éloignait les uns des autres, ils semblaient éternellement séparés; — mais Jésus a passé par là : il a étendu sur cette multitude confuse le sceptre d'or de son évangile, il l'a réclamée comme



son domaine, et tous ces éléments divers se sont rapprochés et réunis pour ne former qu'un seul corps ; un même sentiment, une vie commune a fait battre tous ces cœurs à la fois ; l'habitant des tropiques a donné la main à l'homme des régions glacées du pôle, le sauvage cannibale à l'Européen civilisé : tous, d'un même accord, ont fléchi le genou devant le roi couronné d'épines, et l'ont reconnu pour leur seul maître. Telle est la royauté sainte et sublime que Jésus-Christ exerce sur les cœurs, tel est ce règne de Dieu dont il est si souvent parlé dans l'Écriture.

Mais ce divin royaume, qui doit un jour couvrir la terre entière, n'en est encore qu'à ses commencements ; sans cesse en lutte avec les passions humaines, il ne recule ses limites que graduellement ; c'est au prix d'une guerre longue, rude et quelquefois sanglante qu'il fait la conquête des âmes. Notre texte nous invite à favoriser ce développement du règne de Dieu, à le hâter par nos prières et nos efforts. Que le règne de Dieu vienne dans le monde, qu'il y fasse des progrès de jour en jour, que tous les cœurs se soumettent à Jésus-Christ, tel doit être le premier besoin, le premier cri d'une âme chrétienne.

Avant tout, il faut que le règne de Jésus-Christ s'établisse dans notre cœur, qu'il vienne pour chacun de nous personnellement. Quand nous l'aurons reçu dans notre propre cœur, alors seulement nous pour-

rons contribuer d'une manière efficace à le propager au-dehors. Il faut absolument que nous commençons par vaincre cette tendance qui nous porte incessamment hors de nous-mêmes, que nous laissons de côté tout le reste de l'univers, même notre patrie, même nos amis, même notre famille, et que nous nous demandions comme si nous étions seuls au monde : le règne de Jésus-Christ est-il venu pour moi ? Et voici ce que c'est que le règne de Jésus-Christ dans un cœur d'homme. Nos cœurs sont tellement faits qu'il s'y établit nécessairement une subordination hiérarchique entre les diverses passions qui nous font agir. Il y a toujours en nous une passion centrale à laquelle nous rapportons toutes les autres, et dont on peut dire qu'elle règne sur notre cœur. Cette passion régnante varie pour chacun : elle peut être l'amour des plaisirs, ou celui des richesses, ou l'ambition, ou la passion de la science, ou l'affection pour une créature ; elle peut être aussi, quand le cœur a été changé par le Saint-Esprit, quand il a éprouvé cette nouvelle naissance dont parle Jésus à Nicodème, elle peut être l'amour de Dieu, le désir de faire en toutes choses sa volonté. Eh bien ! il faut que le dévouement à Dieu devienne en effet notre passion dominante : c'est alors que le règne de Dieu est venu au-dedans de nous. Alors seulement nous sommes dans l'ordre ; alors seulement nous sommes en état de salut. Il n'est pas nécessaire pour cela que

notre vie soit entièrement exempte de péché ; mais il est nécessaire que le principe de notre vie soit le désir d'obéir à Dieu ; que la sainteté soit pour nous la règle , et le péché l'exception , une exception douloureuse , un objet constant de lutte et de repentance.

Eh bien ! mon cher frère, avez-vous éprouvé cette nouvelle naissance qui nous transporte dans le royaume de Dieu ? le règne de Dieu est-il venu pour vous , pour vous personnellement ? vos pensées et vos sentiments ont-ils été rendus captifs sous l'obéissance de Jésus-Christ ? la pensée dominante et régulatrice de votre vie est-elle le désir de faire la volonté de Dieu ? Vous ne pouvez pas vous adresser à vous-même de question plus importante que celle-là. C'est là cette « chose nécessaire » dont parle le Sauveur. Il vaudrait mieux négliger tout le reste que de négliger de vous mettre en règle sur ce seul point. Il vaudrait mieux perdre tout ce que vous possédez au monde que de perdre le temps qui vous est donné pour résoudre cette seule question. Tant que Jésus-Christ ne règnera pas dans votre cœur, vous n'êtes pas dans l'ordre, vous n'êtes pas en état de salut. Ah ! nous vous en supplions au nom de cette éternité qui s'avance et qui va nous engloutir dans quatre jours, ne glissez pas légèrement sur cette pensée. Rentrez sérieusement en vous-même, fallût-il vous faire violence pour cela ; repoussez pour un moment de votre esprit tous ces objets extérieurs, tous ces intérêts temporels qui vous

préoccupent sans cesse et vous cachent la vue de vous-même ; laissez-là fortune, plaisirs, amis, parents, patrie, tout le reste de l'univers ; et vous considérant comme si vous étiez seul au monde, seul à seul avec Dieu , sentant sa présence comme une réalité, lui parlant comme vous parlez à l'ami intime que vous faites lire dans votre pensée, dites-lui : « Mon Sauveur et mon Dieu ! que ton règne vienne dans mon cœur ! rends-toi le maître de mes désirs et de mes pensées ! Fais-moi sentir jusqu'au fond de l'âme tout l'amour dont tu m'as aimé sur la croix, et que pénétré, accablé par le sentiment de cet amour, pleurant avec une componction véritable ces péchés qui ont crucifié mon Sauveur, je me consacre désormais à toi sans réserve et sans partage ; que ma vie entière t'appartienne ; que tout le reste vienne en seconde ligne. » Si vous adressez à Dieu une telle prière, sa parole qui ne peut mentir vous est garant qu'il vous exaucera. Vous sentirez son bienheureux règne s'établir dans votre âme ; comme ce pécheur dont nous parlions en commençant, vous éprouverez qu'il existe un pouvoir capable de vaincre nos passions et de faire régner l'ordre dans notre cœur ; vous ne vivrez plus dans une perpétuelle et amère contradiction , aimant le bien et faisant le mal ; vos principes et vos actions seront d'accord, votre vie aura désormais un but unique et invariable, et une paix profonde , impossible à décrire, se répandra sur toute votre existence.

Mais si le soin de notre propre salut doit nous préoccuper en première ligne, ce n'est pas à dire qu'il doive nous préoccuper uniquement ; et ce n'est pas pour nous-mêmes seulement que nous devons dire au Seigneur : que ton règne vienne ! Si nous avons reconnu pour nous-mêmes le prix de l'évangile, nous nous sentirons pressés de le faire connaître aux autres, et d'abord à ceux qui nous tiennent de plus près, aux membres de notre famille. Après que le règne de Dieu s'est établi dans notre cœur, il faut qu'il s'établisse aussi dans notre famille. Il faut que chacune de nos maisons soit une société réglée suivant les lois de l'évangile, et dont Jésus-Christ soit le chef et le roi. De là des devoirs sacrés, qui regardent particulièrement les parents et les chefs de famille. Ce n'est pas assez, parents chrétiens, de pourvoir à la subsistance de vos enfants, de développer leur intelligence, et de rendre à vos serviteurs ce que demandent la justice et la charité ; ce n'est là que la moitié de votre tâche : il vous en reste une autre à remplir, et qui n'est pas la moins importante : c'est de veiller à ce que vos enfants et vos serviteurs vivent dans la connaissance du Seigneur et dans la pratique de ses commandements.

Dieu veut être servi, non-seulement par les individus, mais par les familles. Bien des passages de l'Ancien comme du Nouveau-Testament témoignent du prix qu'il attache à ce culte rendu par la famille,

et du devoir imposé au père de famille de faire marcher toute sa maison dans le service du Seigneur. « Pour moi et ma maison, » disait Josué, « nous servirons l'Éternel. » C'est par familles que devait être mangé l'agneau pascal et célébrée la fête des tabernacles ; c'est par familles qu'est ordonné le repos du septième jour ; et les promesses comme les menaces de l'ancienne loi sont faites au peuple par familles. Un des commandements sur lesquels cette loi insistait le plus auprès des Israélites, était celui de veiller à l'instruction religieuse de leur famille, de faire lire à leurs enfants la Parole de Dieu, de s'en entretenir avec eux « soit à la maison, soit en voyage, soit qu'ils se couchent, soit qu'ils se lèvent. » Sous la nouvelle alliance, dans ces premiers progrès de l'évangile dont saint Luc nous a tracé l'histoire, nous retrouvons ce caractère *domestique* des bénédictions du Seigneur, et il semble qu'il se plaise à faire son œuvre par familles et par maisons. C'est avec toute sa maison que le centenier Corneille est amené au salut qui est en Christ ; la conversion de Lydie est également suivie de celle de sa maison ; Paul répond à la question du geôlier de Philippes : « crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta maison ; » et c'est encore avec toute sa maison que Crispus est converti à Corinthe par la prédication de l'apôtre. Vous le voyez, le Seigneur veut être servi par familles et par maisons, et c'est par familles et par maisons que son règne doit s'éta-

blir dans le monde. Parmi les divers moyens qui s'offrent au père de famille pour remplir à cet égard l'intention du Seigneur, un des plus simples et des plus efficaces est l'usage du culte domestique : usage religieusement observé par nos pères, et trop négligé par leurs enfants. Bien qu'il ne soit pas fait dans l'Écriture une mention expresse du culte domestique, ce culte est implicitement ordonné par l'esprit d'une foule de passages, et nous ne saurions douter qu'il ne soit pour le père de famille chrétien un de ses premiers devoirs. Et quel devoir pourrions-nous imaginer dont l'observation fût plus douce, et plus facile pour toucher nos cœurs ! S'il est un tableau sur lequel la pensée aime à se reposer, c'est sans doute celui d'une famille chrétienne, qui, avant de vaquer aux travaux de la journée, se rassemble autour de la Parole du Seigneur, pour implorer d'un même cœur ses bénédictions et lui rendre grâces de ses bienfaits. Auprès d'un père chéri et vénéré se réunissent la mère, les enfants, les serviteurs. Le père ouvre ce livre antique et toujours nouveau, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, où tant de générations successivement ont trouvé la paix du cœur et la vie éternelle. Après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint qui les a dictées, il lit quelques-unes de ces paroles de vie, et les fait suivre de réflexions simples, courtes, pratiques, qu'il s'efforce de mettre à la portée de ses diverses classes d'auditeurs. Tous écou-

tent avec recueillement et reçoivent instruction, selon leur âge et leurs besoins. Peut-être même un enfant de l'âge le plus tendre, sur les genoux de sa mère, accoutume déjà ses oreilles au son de la Parole divine, en attendant que son esprit puisse la comprendre et son cœur la recevoir. Puis les membres de la famille fléchissent le genou devant le Seigneur, et la prière achève de les disposer à passer le jour sous son regard. Ah ! sans doute un tel culte n'a pas été indifférent à l'Éternel ; sans doute il est monté jusqu'à son trône, et redescendra sur la famille chrétienne en rosée de bénédictions. Pères qui m'écoutez, et qui n'avez pas encore réalisé ce tableau dans votre maison, quelle excuse pourriez-vous alléguer pour négliger ce pieux devoir ? Ce n'est pas qu'il est trop difficile à remplir, car de tous vos devoirs c'est le plus facile et le plus doux. Ce n'est pas que vous manquez de temps à y consacrer, car nous ne vous demandons d'y consacrer que peu de temps, quelques moments chaque jour si vous ne pouvez trouver davantage ; et si vous savez bien trouver le temps de prendre vos repas en famille, et souvent de vous divertir en famille, ne trouverez-vous pas quelques moments pour prier en famille ? Mais quand la célébration du culte domestique serait aussi difficile qu'elle l'est peu, il suffit qu'elle soit un devoir pour que tout chef de famille chrétien soit tenu de s'y conformer. Si toutefois les considérations qui précèdent étaient impuissantes

pour vous déterminer, il nous en reste une à vous présenter qui peut-être saura mieux vous toucher : ce sont les fruits que porte dans une maison le culte domestique. Tous les devoirs réciproques des membres de la famille sont liés à ce culte, et en découlent comme de leur source. C'est dans les familles où le culte domestique est fidèlement et régulièrement observé, que les enfants sont le plus soumis, et que les parents sont le moins obligés d'avoir recours à ces moyens rigoureux, si pénibles pour leur cœur ; c'est là qu'on voit le plus de bonne harmonie entre les frères et les sœurs ; là que règne entre les maîtres et les serviteurs une douce fraternité qui, sans effacer la distinction des rangs, efface ce qu'elle a trop souvent d'amer et d'humiliant ; là que s'adoucissent le mieux ces mille petits frottements pénibles qui naissent toujours entre les personnes appelées à vivre habituellement ensemble. Il peut y avoir des exceptions, sans doute ; mais à parler en général, je ne crains pas de prononcer que vous avez à regretter dans votre famille ces heureuses dispositions si vous n'y avez pas établi de culte domestique, et que vous les y verrez paraître quand vous l'aurez établi. Si quelquefois le culte domestique semble ne pas porter ses fruits, ce n'est pas au culte même qu'il faut s'en prendre, mais à la manière dont on le célèbre : c'est qu'on n'y apporte pas le soin et le recueillement nécessaires ; c'est qu'on s'en acquitte par habitude,

par formalisme, sans en éprouver un véritable besoin ; c'est qu'on ne fait qu'ouvrir un livre, remuer les lèvres, fléchir les genoux, sans offrir à Dieu un culte véritable. Il n'y a point de culte véritable sans vertus correspondantes ; et le culte domestique doit nécessairement produire les vertus domestiques. « Le règne de Dieu, « nous dit saint Paul, » ne consiste pas en paroles, mais en efficace. »

Mais ce n'est pas assez, pour obéir à l'esprit de la prière de notre texte, de travailler à l'avancement du règne de Dieu dans nos familles. Il faut aller plus loin : il faut élargir le champ de notre activité religieuse, et c'est le salut du monde entier qu'il faut embrasser dans notre sollicitude et dans nos efforts. C'est le monde entier qui a besoin de l'évangile, et c'est au monde entier qu'il est destiné. La Parole de Dieu nous déclare qu'un temps viendra où « la terre entière sera couverte de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer l'est par ses eaux ; » où « il n'y aura plus qu'un seul troupeau » sous la houlette d'un seul berger, Jésus-Christ, « le bon berger qui donne sa vie pour ses brebis. » Le moyen que Dieu veut employer pour amener ce bienheureux résultat, ce sont les efforts des chrétiens ; et l'Écriture ne nous laisse aucun doute sur le devoir qui nous est imposé de travailler à l'évangélisation du monde. « Allez par tout le monde, et prêchez l'évan-

gile à toute créature ; » tel est le dernier précepte que Jésus-Christ, prêt à s'élever dans le ciel, adressa aux disciples qu'il laissait sur la terre. Saint Paul nous fait sentir la nécessité de ce devoir, par un raisonnement à la fois simple et saisissant : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Mais comment invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point cru ? et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point ouï parler ? et comment en entendront-ils parler, s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche ? et comment le prêchera-t-on s'il n'y en a qui soient envoyés ? suivant qu'il est écrit : combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent la bonne nouvelle ! » Dans tous les temps, l'Église chrétienne a compris ce devoir et l'a pratiqué, en envoyant des missionnaires pour évangéliser les peuples païens. Mais jamais encore l'activité missionnaire ne s'était déployée sur une aussi grande échelle que de nos jours. Un mouvement général s'opère aujourd'hui dans l'Église, et partout on la voit s'ébranler pour une croisade nouvelle, croisade spirituelle et vraiment sainte, où les seuls ennemis sont la superstition et le péché, les seules armes la prédication de la vérité. De tous les points du monde chrétien, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis, une armée

¹ Rom. X.

de pacifiques soldats s'avancent de jour en jour à la conquête du monde païen. Ils ont écrit sur leur drapeau le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ils ont tout quitté dans ce monde, patrie, amis, parents, douceurs du foyer domestique; ils s'en vont braver des climats meurtriers, et la dent des bêtes féroces, et des hommes souvent plus féroces encore; ceux qui meurent à la brèche sont remplacés par de nouveaux combattants; ils avancent, ils poursuivent leur œuvre sans relâche, animés tous d'un seul besoin et d'une même pensée, gagner des âmes à Jésus-Christ. Le monde païen ne reste pas indifférent à leur approche. La vieille Asie, enchaînée depuis tant de siècles dans les entraves d'une superstition immobile, secoue son sommeil de mort à la voix des prédicateurs de l'évangile. L'Africain stupide et abruti apprend avec bonheur qu'il a une âme immortelle, il reprend dans la création intelligente et libre la place qui lui appartient; et les enfants de la riante Amérique accueillent avec joie ces conquérants nouveaux, qui ne viennent plus les asservir, mais les sauver; qui ne leur demandent pas leurs trésors, mais leurs cœurs.

Telle est l'œuvre qui se fait aujourd'hui dans l'Église chrétienne pour l'extension du règne de Dieu. Telle est l'œuvre à laquelle vous devez tous prendre part, mes bien-aimés frères, s'il est vrai que la cha-

rité chrétienne fait battre vos cœurs, si vous attachez quelque sens à cette prière que vous adressez à Dieu chaque jour et que nous allons répéter ensemble dans peu d'instant : « que ton règne vienne ! » Oui, nous en avons la confiance, vous prendrez part à cette œuvre excellente. Vous ne resterez pas en arrière de ce mouvement général et généreux, vous voudrez contribuer par vos dons, comme d'autres par leurs travaux et par leur vie, à l'évangélisation et au salut des païens. Vous n'aurez pas recours, pour vous épargner quelques sacrifices pécuniaires, à de misérables excuses, répétées par l'ignorance et inventées par la mauvaise foi.

Vous ne direz pas, comme on l'a fait, que le mal n'est pas si grand ni si pressant que d'exiger un pareil remède, et que les païens sont heureux dans leur naïve ignorance. Pour faire évanouir une pareille excuse, il nous suffirait de vous transporter un moment sur quelque point pris au hasard dans ce vaste champ du paganisme, où se déploie l'activité missionnaire. Arrêtons-nous, par exemple, à l'une des îles de la mer du Sud. Entendez-vous les cris de joie du cannibale de la Nouvelle-Zélande ? en voulez-vous savoir la cause ? Il a vaincu à la guerre et massacré son ennemi ; il va se faire un trophée de sa tête, conservée avec un art ingénieux ; quant à son corps, il le coupe en morceaux, et il envoie ces morceaux à ses amis pour en faire un festin de fête.

Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. Voulez-vous contempler une autre face de l'état moral des païens ? Transportez-vous par la pensée dans les Grandes-Indes ; venez assister à une fête religieuse des Indous. Là vous verrez des hommes qui se font écraser par centaines sous le char gigantesque d'une monstrueuse idole. Vous en verrez d'autres qui se font suspendre et balancer au-dessus de la foule par des crochets de métal enfoncés dans leur chair ; d'autres qui se percent la langue avec des roseaux pointus ; vous y verrez des enfants à qui leurs parents dénaturés arrachent les yeux , et qu'ils exposent ensuite , sanglants et mutilés , à l'ardeur d'un soleil des tropiques. Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. En voulez-vous connaître davantage encore ? Venez avec nous sur les bords du Gange , le fleuve sacré des Indous. Que veut-on faire de ces pauvres malades qu'on y apporte de toutes parts ? On veut abréger par d'affreux tourments le peu de moments qui leur restaient à vivre. Les uns sont précipités dans les ondes sacrées ; les autres , étendus sur la rive , voient leurs parents , leurs frères , leurs sœurs , les couvrir de la boue du fleuve , remplir de cette boue leurs yeux , leur bouche et leurs narines. Plus loin , c'est une mère qui a consacré son enfant au Gange avant qu'il soit né. Elle l'a laissé vivre jusqu'à deux ou trois ans : parvenu à cet âge , où les premiers développements d'une intelligence à son aurore

inspirent un si vif intérêt, elle le conduit sur les bords du fleuve; et tandis que l'enfant suit en riant sa mère dans l'eau pour se baigner, elle le précipite dans le courant. L'enfant se débat quelques instants contre le flot qui va l'engloutir; il tend ses petits bras vers sa mère; il s'imagine que la main qui l'a soigné, qui l'a porté, qui l'a caressé, qui l'a pressé sur le sein maternel, que cette main va s'étendre pour le sauver : pauvre petit insensé ! il ne sait pas ce que peuvent la superstition et le fanatisme. Elle s'étend en effet vers lui, cette main connue et chérie, — la main d'une mère ! — mais c'est pour le repousser dans le gouffre. Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. Voilà ce que produit cette ignorance qu'on représente quelquefois comme un état digne d'envie. Et qu'il serait facile de multiplier ces affreux tableaux ! Mais c'en est assez, c'en est trop peut-être de pareilles horreurs : vous ne direz plus que ce n'est pas un mal pressant qui réclame votre sympathie et vos efforts, et qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper des païens.

Vous ne direz pas non plus que le bien qu'on peut espérer des missions n'est pas en rapport avec les sacrifices qu'elles exigent, et que nos faibles efforts vont se perdre dans le paganisme comme une goutte d'eau dans la mer. Vous ne parlerez pas ainsi, vous qui connaissez le prix d'une âme devant Dieu. Vous savez qu'une seule âme est plus précieuse que le

monde entier, suivant la parole de Jésus-Christ. Quand tous les efforts et tous les sacrifices des chrétiens n'auraient pour effet que la conversion et le salut d'un seul païen, ce résultat ne serait pas trop payé. Mais, Dieu soit loué! il ne s'agit pas d'un seul païen ni de quelques païens : nous pourrions vous en montrer un grand nombre qui se convertissent à la voix des prédicateurs de l'évangile; déjà on les compterait par centaines et par milliers. Là c'est un Indou qui brise ses idoles, et qui devient missionnaire à son tour pour annoncer à ses frères l'évangile où lui-même a trouvé le salut. Ici ce sont deux des chefs les plus féroces de la Nouvelle-Zélande, qui s'étaient juré une haine mortelle, et qui, de tigres devenus agneaux par la puissance de la foi chrétienne, sont assis sur le même banc de l'école des missionnaires, séparés seulement par un instituteur qui leur lit l'évangile. Plus loin c'est un cannibale converti dont la jeune fille vient d'être massacrée à la guerre de la manière la plus cruelle, et qui, au lieu de la soif de vengeance qui caractérise le sauvage, ne trouve dans son cœur paternel et déchiré que des paroles empreintes de la plus évangélique résignation : « La seule raison pourquoi mon cœur est sombre, c'est que je ne sais pas d'une manière certaine si ma fille est allée au ciel ou dans le Reinga. Elle a entendu l'évangile de ses oreilles, mais je ne sais pas bien si elle l'a reçu dans son cœur. » — A

côté de ces résultats individuels et religieux, les missions peuvent citer aussi des résultats nationaux, politiques, scientifiques, qui ne sont pas plus précieux sans doute, mais qui frappent davantage l'imagination. Sous l'influence des missions, voyez la civilisation se répandant de proche en proche dans le vaste archipel de la mer du Sud : non pas cette civilisation intéressée, hostile, envahissante, qui apporte la corruption en même temps que les lumières, qui s'inquiète fort peu du bonheur des sauvages, et beaucoup de la fortune des colons ; mais une civilisation paisible, pure, morale, qui cherche le bonheur des nations par la régénération des individus ; voyez ces agglomérations de sauvages se constituant en sociétés civiles et politiques, formulant des codes de lois, établissant des écoles et jouissant des bienfaits de l'imprimerie. Voyez dans l'Indostan le triste préjugé des castes ébranlé par l'esprit de fraternité chrétienne, et tout le système de l'idolâtrie brahminique, sapé de toutes parts, qui chancelle sur ses antiques fondements. Voyez, dans les Antilles, les esclaves noirs affranchis par l'évangile avant de l'être par la société et préparés par la liberté morale, bien mieux que par les théories des économistes, à recevoir sans danger la liberté civile. Voyez les sciences naturelles et la géographie s'enrichissant dans le sud de l'Afrique de découvertes nouvelles, et une société scientifique de la capitale rendant hommage sous ce rap-

port aux travaux de nos missionnaires. Qui osera dire que ce sont là des résultats frivoles et insignifiants, qu'ils ne justifient pas en faveur des missions les efforts et les sacrifices ?

Vous ne direz pas enfin que nous nous devons avant tout à ceux qui nous tiennent de plus près ; que c'est folie d'aller porter l'évangile au-delà des mers quand il y a des gens à notre porte qui ne l'ont pas reçu dans leur cœur ; et que lorsqu'il ne restera plus de bien spirituel à faire autour de nous , il sera temps alors de nous occuper des païens. Nous pourrions répondre à cela que toutes les objections de ce genre s'évanouissent devant un devoir clairement prescrit dans la Parole de Dieu : du moment que la bible nous ordonne de travailler à l'évangélisation des païens , nous sommes tenus de nous occuper de cette œuvre, sans négliger pour cela ceux qui sont autour de nous. Mais nous pouvons en appeler à un argument qui sera plus décisif à vos yeux , l'expérience. L'expérience est là pour attester que l'évangélisation des païens et celle des hommes qui n'ont de chrétien que le nom , bien loin d'être deux œuvres incompatibles , marchent presque toujours ensemble. Elle prouve que ceux qui s'occupent de l'œuvre des missions parmi les païens , sont aussi les plus zélés pour travailler au salut de ceux qui les entourent ; et que ceux au contraire qui refusent de s'occuper des peuples éloignés , ne s'inquiètent guère non plus des

âmes qui périssent tout près d'eux. Les mêmes hommes qui ont créé les sociétés de missions et qui les soutiennent, ont aussi fondé les sociétés bibliques, évangéliques, et toutes celles qui, sous un nom ou sous un autre, s'occupent à répandre dans nos contrées une connaissance vivante de Jésus-Christ. C'est que le zèle chrétien, mes chers frères, quand il se trouve dans un cœur, a besoin de s'épancher de toutes les manières et dans tous les sens, indistinctement au près comme au loin; c'est qu'il embrasse le monde entier dans sa sollicitude et dans ses efforts. C'est que la charité chrétienne s'enrichit de ses propres libéralités; que plus elle agit et plus elle donne, plus elle a besoin de donner et d'agir, et plus aussi elle est ingénieuse à en trouver les moyens; c'est que l'or et l'argent sont à l'Éternel, et qu'il multiplie les ressources de ses enfants à proportion qu'ils en font un plus fidèle usage.

Loin de nous donc, mes bien-aimés frères, ces frivoles prétextes pour nous dispenser du plus saint des devoirs, dirai-je? ou du plus glorieux des privilèges, du privilège de travailler avec le Seigneur à l'avancement de son règne. Estimons-nous trop heureux de pouvoir contribuer pour notre part à l'accomplissement de ses vues de miséricorde, à l'évangélisation du monde et au salut de nos frères. Ce n'est pas seulement la charité qui nous presse de travailler à cette œuvre excellente : c'est la reconnaissance

que nous devons aux missions, c'est aussi notre propre intérêt.

J'ai dit la reconnaissance; car c'est à l'œuvre des missions que nous devons les plus précieux des biens dont nous jouissons. N'oublions pas, mes chers frères, que nous aussi nous étions originairement des païens; n'oublions pas que la religion de nos ancêtres était un sombre et idolâtre fanatisme; rappelons-nous les sacrifices humains des druides, et ce culte horrible et mystérieux qu'ils célébraient dans les profondeurs des forêts. Tel serait encore aujourd'hui notre culte, si les chrétiens des anciens âges, prenant pitié de l'état de nos contrées, n'y eussent envoyé des missionnaires. Et certes, ils avaient pour s'en dispenser les mêmes motifs à faire valoir que nous prétendrions alléguer aujourd'hui : les difficultés de tout genre que rencontre l'évangélisation des païens étaient bien plus grandes alors qu'elles ne sont de nos jours; mais ils ne calculèrent ni la dépense ni la fatigue ni le danger, quand il s'agissait de sauver des âmes : un Irénée, un Colomban, un Gallus, enflammés du zèle de la charité, soutenus par les efforts et les prières de l'Église, se dévouèrent à l'évangélisation de l'Occident; et, grâce à leur généreux dévouement, nous sommes réunis aujourd'hui, non plus dans les ténèbres de la forêt mystérieuse, mais à la clarté du soleil, sous la voûte d'un temple chrétien; non plus pour rendre un culte

imaginaire à d'impures idoles, mais en l'honneur du Dieu vivant et vrai ; non plus pour célébrer des rites absurdes et barbares, mais pour adorer en esprit et en vérité. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons, tout ce que nous espérons comme chrétiens, c'est aux missions que nous en sommes redevables. Mes frères, sachons reconnaître un si grand bienfait : rendons à l'église le bien que nous en avons reçu, en contribuant à notre tour à augmenter le nombre de ses enfants ; travaillons, chacun selon son pouvoir, à l'évangélisation des païens.

Il y va d'ailleurs, comme je l'ai dit, de notre intérêt. Envoyer l'évangile aux païens, c'est faire de notre superflu cet usage prudent que nous recommande le Sauveur lorsqu'il dit : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Le bien que nous faisons à nos frères retombe sur notre tête, les trésors que nous leur donnons nous enrichissent nous-mêmes, et dans la vie présente et dans celle qui est à venir. Dans la vie présente, parce que Dieu nous bénit davantage à proportion que nous sommes plus dévoués et plus fidèles. Dans la vie à venir, parce que les premières places du royaume de Dieu dans le ciel sont réservées pour ceux qui auront contribué à l'avancement de son règne sur la terre. « Alors, » nous dit un prophète, « les justes

brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené d'autres à la justice brilleront comme les étoiles ¹, » qui se détachent en éclat sur le firmament lui-même. Heureux donc ceux qui travaillent, soit par leurs efforts personnels, soit par leurs dons et leurs prières, à la conversion des peuples païens ! Le fruit de leur charité pourra bien rester ignoré dans ce monde, mais au dernier jour, quand il sera rendu à chacun selon son œuvre, quand Dieu « mettra en évidence les choses cachées dans les ténèbres, » alors les âmes sauvées par leur moyen deviendront leur couronne de félicité et de gloire. Pussions-nous tous, mes bien-aimés frères, trouver en ce jour-là quelques-uns de ces amis dont parle Jésus-Christ, pour nous introduire dans les tabernacles éternels ! Amen.

Janvier 1839.

¹ Dan. XII.
